Penser l'épidémie à huit siècles de distance

Les réactions aux deux pestes médiévales, entre permanences et mutations

Franck COLLARD

Professeur en histoire médiévale, Université Paris Nanterre

Résumé : Même si la Covid a d'abord fait se tourner les regards vers la grippe abusivement dite espagnole de 1918, toute crise sanitaire d'ampleur renvoie, encore aujourd'hui, à la peste et donc vers les médiévistes. C'est que c'est le Moyen Âge qui reste spontanément associé à la peste. Elle lui donne une bonne partie de la noirceur hélas constitutive de son identité alors même que la lumineuse Renaissance et le brillant Grand Siècle furent également, on l'oublie trop souvent, des temps de peste, même si leurs contemporains, sans doute mieux résistants à un mal moins virulent, les vécurent de manière moins traumatisante que leurs prédécesseurs médiévaux, l'habitude atténuant l'épouvante.

Il n'est cependant pas illégitime de faire de la peste, avec la lèpre, un des fléaux emblématiques de la période médiévale, car le millénaire a connu non pas une mais deux grandes pestes, celle de 1347-8 avec ses répliques régulières prolongées jusqu'en 1720, mais aussi celle à qui donna son nom un empereur d'Orient qui régnait quand elle éclata et qui en souffrit sans en mourir : la peste dite justinienne, surgie peu après 540 et récurrente jusqu'en 767. Porteuses de crises, ces deux épidémies le furent ô combien, même si l'ampleur des conséquences de la peste justinienne, jadis considérée comme étant à l'origine de la conquête arabe et de l'arrêt de la reconquête de Justinien, tend de nos jours à être révisée à la baisse et si la crise tardo-médiévale a commencé bien avant l'irruption de la Grande Peste.

Laissant de côté cet aspect de la crise, la mise au point considérera les deux pestes du haut et du bas Moyen Âge comme porteuses de sens, d'une part aux yeux des contemporains, à travers leur perception, leur compréhension et leur représentation comparées du fléau, d'autre part aux yeux des historiens confrontés aux permanences et aux évolutions des réactions face aux deux pestes. L'objectif n'est pas de redire ce que la recherche historique a bien cerné depuis les travaux du docteur Biraben quant aux attitudes engendrées par les deux pestes. Il est, chose étrangement peu faite, à commencer par lui, de comparer les approches du mal par les sociétés qui les connurent. Après un bref rappel factuel, quelques réflexions seront consacrées à la mémoire de la première épidémie au temps de la seconde puis seront abordées les permanences de leur appréhension avant de terminer par les dissemblances, en essayant de tirer de cette amorce de comparaison quelques enseignements conclusifs.

Mots-clés : peste, Moyen Âge, perception, compréhension.

Même si la Covid a d'abord fait se tourner les regards vers la grippe abusivement dite espagnole de 1918, toute crise sanitaire d'ampleur renvoie, encore aujourd'hui, à la peste et donc vers les médiévistes. C'est que c'est le Moyen Âge qui reste spontanément associé à la peste. Elle lui donne une bonne partie de la noirceur hélas constitutive de son identité alors même que la lumineuse Renaissance et le brillant Grand Siècle furent également, on l'oublie trop souvent, des temps de peste, même si leurs contemporains, sans doute mieux résistants à un mal moins virulent, les vécurent de manière moins traumatisante que leurs prédécesseurs médiévaux, l'habitude atténuant l'épouvante.

Il n'est cependant pas illégitime de faire de la peste, avec la lèpre, un des fléaux emblématiques de la période médiévale, car le millénaire a connu non pas une mais deux grandes pestes, celle de 1347-8 avec ses répliques régulières prolongées jusqu'en 1720, mais aussi celle à qui donna son nom un empereur d'Orient qui régnait quand elle éclata et qui en souffrit sans en mourir : la peste dite justinienne, surgie peu après 540 et récurrente jusqu'en 767. Porteuses de crises, ces deux épidémies le furent ô combien, même si l'ampleur des conséquences de la peste justinienne, jadis considérée comme étant à l'origine de la conquête arabe et de l'arrêt de la reconquête de Justinien, tend de nos jours à être révisée à la baisse et si la crise tardo-médiévale a commencé bien avant l'irruption de la Grande Peste.

Laissant de côté cet aspect de la crise, la mise au point considérera les deux pestes du haut et du bas Moyen Âge comme porteuses de sens, d'une part aux yeux des contemporains, à travers leur perception, leur compréhension et leur représentation comparées du fléau, d'autre part aux yeux des historiens confrontés aux permanences et aux évolutions des réactions face aux deux pestes. L'objectif n'est pas de redire ce que la recherche historique a bien cerné depuis les travaux du docteur Biraben quant aux attitudes engendrées par les deux pestes. Il est, chose étrangement peu faite, à commencer par lui, de comparer les approches du mal par les sociétés qui les connurent. Après un bref rappel factuel, quelques réflexions seront consacrées à la mémoire de la première épidémie au temps de la seconde puis seront abordées les permanences de leur appréhension avant de terminer par les dissemblances, en essayant de tirer de cette amorce de comparaison quelques enseignements conclusifs.

1 Quelques rappels factuels

Les études biogénétiques les plus récentes ont rapporté indubitablement les deux épidémies au même bacille découvert en 1894 par le savant éponyme : le bacille de Yersin. Des recherches en archéomicrobiologie effectuées dans des cimetières du haut Moyen Âge ont permis de retrouver sans le moindre doute la signature génomique dudit bacille de Yersin sur des restes humains, pulpe dentaire notamment.[1] Les caractéristiques étiologiques et nosologiques de la maladie sont bien connues[2]. Mal foudroyant et incurable – le décès survient en quelques heures ou après quelques jours –, la peste

[1] Voir Ole Benedictow, *What Disease was Plague ? On the Controversy over the Microbiological Identity of Plague Epidemics of the Past*, Leiden, Brill, 2011 ; Monica Green, dir., *Pandemic Disease in the Medieval World : Rethinking the Black Death*, *The Medieval Globe*, I, Arc Medieval Press, 2015, notamment Sharon N. DeWitte, « The Anthropology of Plague : Insights from Bioarcheological Analyses of Epidemic Cemeteries », Article 6 (https://scholarworks.wmich.edu/tmg/vol1/iss1/6).

[2] Fr. Audoin-Rouzeau, *Les Chemins de la peste. Le rat, la puce et l'homme*, Rennes, PUR, 2015 (1e éd. 2003).

Published in : François BOST, Perrine DELETTRE, Philippe ODOU, Angélique RANVIER et Fabrice THURIOT (dir.), *Les épidémies au prisme des SHS. De quelles crises les épidémies sont-elles porteuses ?*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004659, doi : 10.17184/eac.9782813004659

est véhiculée par des parasites comme la puce du rat ou le poux d'homme puis par les gouttelettes de salive projetées par les malades. Le mal peut ainsi s'attaquer directement aux poumons. Fièvre intense, forte toux, apparition de taches brunes aux endroits piqués, formation de bosses ou bubons, en particulier aux jointures, surviennent dans de brefs délais. Si, en 1348, les deux formes bubonique et pulmonaire sont assurément présentes – la peste est dite « maladie de la bosse » par le chroniqueur carme Jean de Venette[3] – la seconde forme n'est pas absolument attestée dans les années 540. L'Ethiopie puis l'Egypte byzantine (Péluse) furent les points de départ de la peste justinienne puis Constantinople fut gagnée en 542 et, de là, l'Occident méditerranéen avec l'entrée de la maladie par les ports puis sa remontée le long des axes terrestres ou fluviaux, jusque dans les Îles britanniques (544 ou 547) peut-être, avec des zones épargnées assez nombreuses toutefois au-delà du Rhin et du Danube. Survenue au temps de la reconquête justinienne, la peste a probablement eu aussi des vecteurs militaires. Huit siècles plus tard, elle surgit d'Asie centrale. Par les contacts des circuits commerciaux terrestres aboutissant aux ports de la mer Noire, par des contacts guerriers avec les hordes mongoles originaires des zones de foyers endémiques, le mal qui sévissait déjà sévèrement en Chine dans les années 1330 se répand en Occident à partir de 1347, rapporté par les navires marchands, d'abord en Sicile. Il connaît une expansion spectaculaire dans quasi toute l'Europe jusqu'en Russie, gagnée en 1352[4]. Les causes du passage au stade épidémique de l'une et l'autre pestes demeurent obscures et conjecturales. En 1348, une augmentation de vulnérabilité des populations a été avancée. Un refroidissement climatique intervenu au début du XIV^{e} siècle a entraîné un recul productif, donc une mauvaise nutrition ayant affaibli les organismes.

Le mal s'installe durablement en Europe (225 et 373 ans), il s'entretient par des éléments bientôt endogènes, connaissant des cycles de dix à vingt ans. Les seconds assauts (558 et 1360-3) frappent davantage les organismes jeunes, non immunisés par la première attaque. L'impact démographique a été terrible, avec des ponctions pouvant atteindre lors du premier comme du second assaut le tiers ou la moitié des populations, sans distinction de rang social ou de topographie, même si les pauvres et les citadins prennent le mal de plein fouet. Toutefois, le tribut en vies humaines payé au fléau du haut Moyen Âge a tendance à être aujourd'hui révisé à la baisse[5]. En tout, entre 20 et 25 M de morts, 245 000 peut-être à Constantinople qui comptait alors 600 000 habitants. C'est énorme mais, épargnant nombre de régions d'Europe, la dévastation semble avoir été moins universelle qu'avec la peste tardo-médiévale, responsable quant à elle d'un recul démographique phénoménal. La « mortalité si merveilleuse et grant » mentionnée par Philippe VI de Valois dans un acte de juin 1349 autorisant l'agrandissement des cimetières d'Amiens[6] a inauguré une longue période de dépopulation terminée seulement au XVIII^{e} siècle.

[3] *Chronique* dite de Jean de Venette, éd. tr. C. Beaune, Paris, Le Livre de Poche, 2011, p. 252 : *infirmitas bossae.*

[4] Le t. 3 du *Moyen Âge* dirigé par Robert Fossier, Paris, Armand Colin, 1983, donne une excellente synthèse qui peut dispenser de consulter la récente *Nouvelle histoire du Moyen Âge* dirigée par Fl. Mazel.

[5] Parmi une grande quantité de publications, voir en dernier lieu Lee Mordechai, Merle Eisenberg, « Rejecting Catastrophe : The Case of the Justinian Plague », *Past and Present*, 244, 2019, p. 3-50.

[6] Texte publié dans Jean Glenisson, John Day, *Textes et documents d'histoire du Moyen Âge, XIVe-XVe siècles*, I, Paris, Sedes, 1970, p. 31.

Published in : François BOST, Perrine DELETTRE, Philippe ODOU, Angélique RANVIER et Fabrice THURIOT (dir.), *Les épidémies au prisme des SHS. De quelles crises les épidémies sont-elles porteuses ?*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004659, doi : 10.17184/eac.9782813004659

2 La mémoire inégale des deux épidémies

Deux secousses de cette ampleur ont frappé les esprits et donc laissé des traces documentaires. Celles du premier choc sont essentiellement narratives, à quelques actes législatifs impériaux près. Procope, Agathias[7], Grégoire de Tours, Paul Diacre, Bède et quelques autres ont relaté l'irruption, les retours et les ravages du fléau. La mémoire du second est beaucoup plus diversifiée qui a laissé, outre des chroniques et des textes littéraires en nombre, des traités, des textes d'archives, des réglementations, des images sous forme de miniatures ornant chroniques et ouvrages chirurgicaux (incision d'un bubon) ou de peintures et sculptures représentant saint Sébastien ou saint Roch. La seconde peste a semble-t-il bien plus fait écrire et penser que la première, dans une société connaissant un plus grand usage de l'écrit qu'au haut Moyen Âge, même si de fortes disparités existaient alors à cet égard entre l'empire d'Orient et les royaumes barbares d'Occident et si la conservation de sources remontant à loin est fatalement moins bonne que celle de la documentation de 800 ans plus tardive. Il a été toutefois constaté l'absence de traces iconographiques, épigraphiques et papyrologiques laissées par la peste justinienne, indice qu'elle n'aurait pas été tenue, malgré les descriptions apocalyptiques de Procope[8], pour si exceptionnellement mortifère qu'elle ait été jugée digne de mentions gravées dans la pierre ou de représentations peintes sur des murs[9].

En raison peut-être de la mémoire limitée de la peste justinienne, les contemporains de celle de 1348 semblent l'avoir pratiquement oubliée, comme leurs organismes avaient perdu toute mémoire immunitaire de son passage (tout anticorps), mais cela est plus attendu à tant de siècles de distance. Malgré la subsistance, sinon la circulation, dans la chrétienté latine, d'œuvres historiographiques ayant rapporté les ravages du mal pesteux au VI^e^ et au VII^e^ siècles et l'existence de textes postérieurs très connus en traitant, comme la *Légende dorée* de Jacques de Voragine (voir note 13), le souvenir de ses vagues dévastatrices ne paraît guère subsister lorsque la « grande mortalité » s'abat sur l'Occident, d'où la perception de sa radicale nouveauté. En réalité, quelques traces éparses existent d'un rapprochement entre les deux cataclysmes. Le médecin et chirurgien Gui de Chauliac mentionne la peste « de la cité de Rome au temps de Grégoire » [Grégoire le Grand, 590-604] en l'estimant d'ailleurs de bien moindre ampleur que celle de son temps[10]. Sans doute sa formation et son expérience de médecin et de malade lui permettent-elles d'assimiler, à juste titre, les deux maladies, malgré l'appellation vague et polysémique de « peste » qui avait cours jusqu'au milieu du XIV^e^ siècle pour désigner des pathologies très diverses rassemblées aussi sous le nom de *pestilentia*. Il semblerait aussi qu'en Italie, où circulait l'*Histoire des Lombards*

[7] Agathias, *Histoires*, V, 10, tr. P. Maraval, Paris, Les Belles Lettres, 2007, p. 237 et sv.

[8] Procope, *Guerre persique*, II, 22 et 23 (éd. italienne *Le guerre, persiana, vandalica, gotica*, Milan, Res Gestae, 2017, p. 151 et sv.).

[9] Lester K. Little, « Life and Afterlife of the First Plague Pandemic », in *Plague and the End of Antiquity…*, p. 3-32.

[10] Guy de Chauliac, *Grande chirurgie*, éd. E. Nicaise, Paris, Paris, 1890, p. 170. Cette édition donne en n. 3 une sorte de glose tirée de l'édition Joubert de 1559 et identifiant Grégoire à Grégoire IX et la maladie à une « peste » survenue en 1227. Mais il y a tout lieu de penser que le Grégoire de Chauliac est Grégoire Ier, saint Grégoire le Grand. Le texte latin de l'édition de M. Mc Vaugh, La Haye, Brill, 2 vol., 1997, I, p. 118, ne donne rien de plus sur l'identité de ce Grégoire mais dans le volume II de commentaires, p. 105, le savant estime que ce personnage est bien le pape Grégoire et il pense que Chauliac a pu tirer son information de la *Légende dorée* (*Vie de Grégoire*, p. 190-1 de l'éd. de Graesse, Breslau, 1890).

Published in : François BOST, Perrine DELETTRE, Philippe ODOU, Angélique RANVIER et Fabrice THURIOT (dir.), *Les épidémies au prisme des SHS. De quelles crises les épidémies sont-elles porteuses ?*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004659, doi : 10.17184/eac.9782813004659

de Paul Diacre, les passages que celui-ci consacre notamment à la peste ligure de 566[11] aient pu inspirer quelques descriptions de la désolation semée par la « mort noire »[12]. Mais cela reste très limité et les récits détaillés de Grégoire de Tours, qui décrit par exemples les bubons inguinaires et des malades aux souffrances très comparables à ce que l'on pouvait voir vers 1350[13], ne paraissent pas avoir permis, directement ou par l'intermédiaire de compilations les utilisant, de relativiser la calamité sanitaire ou, à tout le moins, de la rattacher à un précédent. Cette interruption mémorielle laisse donc croire en 1347-1348 à l'irruption d'une maladie totalement inédite et donc d'autant plus effrayante.

3 Les permanences de sociétés traditionnelles

Les deux catastrophes sanitaires ont généré des réactions très largement similaires malgré les siècles de distance. L'absence de moyens de lutter contre la peste faute de la connaissance de son étiologie et des conditions de sa transmission l'explique largement. Les structures mentales aussi, qui demeurent très largement les mêmes en 1350 qu'en 550, celles des sociétés traditionnelles providentialistes.

Devant la peste, le premier réflexe est la fuite éperdue vers des lieux censés être épargnés, hors des agglomérations, dans la campagne marseillaise en 588 selon Grégoire de Tours[14], dans le contado toscan au temps du *Décaméron* de Boccace. Cette réaction compulsive dissout les liens sociaux, laissant les malades à leurs souffrances et les morts sans rites funéraires ni, parfois, sépulture, en rupture avec les solidarités familiales ou communautaires. On jette ainsi à Byzance en 542 des cadavres à la mer faute de pouvoir les inhumer[15], les corps s'entassent dans les églises et les fosses communes d'Auvergne en 571[16], et maintes chroniques rapportent, au milieu du XIV^{e} siècle, l'abandon des mourants laissés sans assistance corporelle ou spirituelle[17]. S'il

[11] Paul Diacre, *Historia Langobardorum*, II, 4, éd. G. Waitz, Hanovre, 1878, p. 86-87 : *Huius temporibus in provincia praecipue Liguriae maxima pestilentia exorta est. Subito enim apparebant quaedam signacula per domos, ostia, vasa vel vestimenta, quae si quis voluisset abluere, magis magisque apparebant. Post annum vero expletum coeperunt nasci in inguinibus hominum vel in aliis delicatioribus locis glandulae in modum nucis seu dactuli, quas mox subsequebatur febrium intolerabilis aestus, ita ut in triduo homo extingueretur. Sin vero aliquis triduum transegisset, habebat spem vivendi. Erant autem ubique luctus, ubique lacrimae. Nam, ut vulgi rumor habebat, fugientes cladem vitare, relinquebantur domus desertae habitatoribus, solis catulis domum servantibus. Peculia sola remanebant in pascuis, nullo adstante pastore. Cerneres pridem villas seu castra repleta agminibus hominum, postero vero die universis fugientibus cuncta esse in summo silentio. Fugiebant filii, cadavera insepulta parentum relinquentes, parentes obliti pietatis viscera natos relinquebant aestuantes. Si quem forte antiqua pietas perstringebat, ut vellet sepelire proximum, restabat ipse insepultus ; et dum obsequebatur, perimebatur, dum funeri obsequium praebebat, ipsius funus sine obsequio manebat. Videres seculum in antiquum redactum silentium : nulla vox in rure, nullus pastorum sibilus, nullae insidiae bestiarum in pecudibus, nulla damna in domesticis volucribus. Sata transgressa metendi tempus intacta expectabant messorem ; vinea amissis foliis radiantibus uvis inlaesa manebat hieme propinquante. Nocturnis seu diurnis horis personabat tuba bellantium, audiebatur a pluribus quasi murmur exercitus. Nulla erant vestigia commeantium, nullus cernebatur percussor, et tamen visus oculorum superabant cadavera mortuorum. Pastoralia loca versa fuerant in sepulturam hominum, et habitacula humana facta fuerant confugia bestiarum. Et haec quidem mala intra Italiam tantum usque ad fines gentium Alamannorum et Baioariorum solis Romanis acciderunt. …*

[12] J. Agrimi, C. Crisciani, *Malato, medico e medicina nel medioevo*, Turin, 1980, p. 63.

[13] Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, IX, 21 et 22, éd. B. Krusch, *MGH, SS rr mer.*, I, 1, p. 441-442.

[14] *Ibid.*, IX, 22

[15] Procope, *Guerre persique*, II, 22, p. 156.

[16] Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, IV, 31, p. 165.

[17] Voir par exemple Michele de Piazza, *Historia sicula ab anno 1337 ad annum 1361*, éd. A. Corradi, *Annali delle epidemie occorse in Italia*, Bologne, 1865, p. 485 et sv.

Published in : François BOST, Perrine DELETTRE, Philippe ODOU, Angélique RANVIER et Fabrice THURIOT (dir.), *Les épidémies au prisme des SHS. De quelles crises les épidémies sont-elles porteuses ?*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004659, doi : 10.17184/eac.9782813004659

faut faire la part des stéréotypes, si l'abnégation parfois sacrificielle de soignants ou de clercs se rencontre aussi beaucoup, il n'en reste pas moins que les deux épidémies ont constitué un traumatisme social puissant et provoqué aussi un choc des consciences conduites à vouloir donner du sens à ce qui semble insensé.

En réponse à un effroi généralisé se forme quasi instinctivement une explication providentialiste dans des contextes de christianisation certes assez différente en degré d'une époque à l'autre, mais aux fondements identiques. Selon le schéma biblique (vétéro-testamentaire) des fléaux infligés aux pécheurs désobéissant à Dieu, la peste est vue comme une « plaie » [18] (on dit d'ailleurs « plague » en anglais pour la désigner) qui ne pourra s'effacer que par la pénitence individuelle et collective, la prière à des saints intercesseurs capables d'apaiser le courroux divin, la visite à des sanctuaires. Si à Byzance rien ne reste de rituels processionnels[19], à Rome en 590, paradoxale agglutination de gens par ailleurs enclins à se fuir, se tiennent de longues processions expiatoires[20]. Le phénomène se matérialise spectaculairement en 1348 avec le mouvement des flagellants, pénitents allant de place en place offrir au Très Haut, pour l'apaiser, le sang purificateur de la flagellation. Les désordres qui accompagnent ces manifestations inquiètent les Autorités qui s'attachent assez vite à les interdire[21]. L'épidémie nourrit aussi, à l'une et l'autre époques, un discours sur la misère de la condition humaine et le mépris de la vie terrestre. Renvoyant brutalement chacun à sa finitude, marquant la précarité de toute puissance et de toute gloire terrestres, la peste égalise les statuts.

4 Les différences et les mutations

Ces permanences prévisibles, d'une peste à l'autre, ne doivent pas masquer des différences de réaction assez frappantes mais jusqu'ici assez peu mises en évidence, alors qu'elles reflètent des mutations importantes de civilisation. En fait, c'est l'absence au VI^{e} siècle d'éléments fort présents au XIV^{e} qui interroge. Certes, il est toujours difficile de tabler sur l'argument *a silentio* car l'hypothèse n'est jamais à écarter d'une disparition de traces au lieu d'une inexistence de faits. Mais un certain nombre de dispositifs et de comportements présents en 1348 puis ensuite semblent bien avoir été inconnus ou du moins peu marqués huit siècles auparavant. Lesquels et pourquoi ?

D'abord des mesures de santé publique n'apparaissent pas avoir été prises face à la première peste[22]. Cela peut s'expliquer en Gaule où les pouvoirs publics ne subsistent guère, encore que des initiatives auraient pu être prises par les évêques. Celui de Marseille se claquemure à l'abbaye Saint-Victor, se limitant à des prières[23]. La chose est plus difficile à comprendre à Constantinople, capitale d'un empire très administré et

[18] Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, IX, 22, p. 442.

[19] Dionysos Stathakopoulos, « Crime and Punishment : The Plague in the Byzantine Empire », in *Plague and the End of Antiquity…*, p. 99-118

[20] Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, X, 1, p. 477 et sv. Paul Diacre, *HL*, III, 24, p. 128-129.

[21] Frantisek Graus, *Pest-Geissler-Judenmorde. Das 14. Jahrhundert als Krisenzeit*, Göttingen, 1987. Exemple de description hostile au mouvement, *Chronique et annales de Gilles Le Muisit, abbé de Saint-Martin de Tournai, 1272-1352*, éd. H. Lemaître, Paris, 1906, p. 227 et sv.

[22] C'est ce que remarque avec pertinence Evelyne Samama, « Thucydide et Procope : le regard des historiens sur les épidémies », *Air, miasmes et contagion. Les épidémies dans l'Antiquité et au Moyen Âge*, sd. Sylvie Bazin-Tacchella, Danielle Quéruel et Evelyne Samama, Langres, Guéniot, 2001, p. 55-74, ici p. 73.

[23] Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, IX, 22.

Published in : François BOST, Perrine DELETTRE, Philippe ODOU, Angélique RANVIER et Fabrice THURIOT (dir.), *Les épidémies au prisme des SHS. De quelles crises les épidémies sont-elles porteuses ?*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004659, doi : 10.17184/eac.9782813004659

régi par la loi. L'isolement des malades, la limitation des circulations ou l'assainissement des lieux infectés n'apparaissent pas dans la législation justinienne[24] qui instaure seulement un référendaire chargé de la question de l'inhumation des pestiférés, dans le cadre d'une politique d'assistance matérielle aux victimes au cas par cas[25]. En revanche, fruit de l'essor de la santé publique dans le monde italien, toute un politique se développe dans les décennies qui suivent la peste de 1348 (Pistoia, Raguse, Milan…). La quarantaine est instaurée, des billets de santé également entre autres mesures de prophylaxie. Bien plus qu'au milieu du VI^e^ siècle, semble-t-il, le pestiféré, peut-être sur le modèle du lépreux, devient un danger à contenir, une personne à fuir, voire un ennemi à exclure ou à éliminer[26].

En outre, la volonté de comprendre la maladie n'anime pas pareillement les gens instruits et lettrés d'une peste à l'autre. Certes, les témoins de la peste justinienne n'abdiquent pas toute démarche de compréhension devant la catastrophe. À l'instigation des pouvoirs publics, des cadavres auraient été examinés à Constantinople[27], comme à Avignon en 1348 sur l'ordre du pape[28]. Grégoire de Tours cherche a saisir la nature et l'origine du mal ; il émet l'hypothèse d'un poison circulant dans le corps[29] Procope indique que des esprits présomptueux tentent d'apporter une explication astrale[30]. Mais aucune réflexion spécifique n'a été engendrée par la crise sanitaire, ou du moins n'a laissé des traces, à l'inverse de 1348, quand le pape, les princes ou diverses autorités commandèrent des « consultations » aux médecins savants des universités, Montpellier, Paris, Lérida…[31]. Suivant cet élan, plus de trois cents « Pestschriften » sont rédigés dans la seconde moitié du XIV^e^ et tout au long du XV^e^ siècle[32], spéculant sur les causes « naturelles » de la maladie et les vecteurs de sa diffusion. Aux VI^e^ et VII^e^ siècles, certes incomparablement moins dotés en matière d'équipement scolaire et universitaire, rien de tel ne s'est produit à notre connaissance, alors que la production d'écrits savants, abrégés de médecine ou sommes encyclopédiques comme celle d'Isidore de Séville († 636) aurait pu laisser place à des réflexions ou des considérations de « philosophie naturelle » un tant soit peu développées sur le fléau. Il est possible que l'assimilation fréquente – mais pas systématique, Procope ne la fait pas – de la peste justinienne à des pathologies déjà connues, portant d'ailleurs le même nom générique, comme cette épidémie du II^e^ siècle appelée « peste antonine », mais étran-

[24] Alesio Sopracasa, *La perception de la maladie et de la guérison dans le monde byzantin (du IV^e^ au XV^e^ siècle)*, thèse de l'université de Paris IV sous la direction de Jean-Claude Cheynet et de Gherardo Ortalli, 2008, p. 218 et sq.

[25] Biraben, *Les hommes et la peste…*, p. 27, mentionne deux actes impériaux relatifs à la peste, l'un du premier mars 542, l'autre du 23 mars 544 déclarant la peste terminée et ordonnant le retour des prix à leur état d'avant celle-ci. Procope, *Guerre persique*, II, 22, p. 156. L'empereur est dit faire ce qu'il peut.

[26] Sur ces sujets, nous nous permettons de renvoyer à Franck Collard, « Fléau du C[c]iel, accident naturel ou poison criminel ? Expliquer l'épidémie au Moyen Âge », *Historiens et Géographes*, 450 (2020), p. 15-22.

[27] Procope, *Guerre persique,* II, 22, p. 154. Incision de bubons sur des cadavres.

[28] Voir *The regulation of Evil. Social and cultural attitudes to epidemics in the late Middle Ages*, ed. A. Paravicini-Bagliani et F. Santi, Florence, 1998.

[29] Grégoire de Tours, *Historia Francorum*, IV, 31, p. 165-166.

[30] Procope, *Guerre persique,* II, 22.

[31] Collard, « Fléau… », p. 21.

[32] *Pestschriften aus den ersten 150 Jahren nach der Epidemie des schwarzen Todes*, ed. K. Sudhoff, in *Archiv für Geschichte der Medizin*, II (1909) à XVII (1925).

Published in : François BOST, Perrine DELETTRE, Philippe ODOU, Angélique RANVIER et Fabrice THURIOT (dir.), *Les épidémies au prisme des SHS. De quelles crises les épidémies sont-elles porteuses ?*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004659, doi : 10.17184/eac.9782813004659

gère au bacille de Yersin[33], explique cette absence d'interrogation[34]. Paul d'Egine, au VII^e siècle, range le mal dans la catégorie des maladies « pestilentes » et miasmatiques décrites par Galien[35]. La peste justinienne ne semble pas non plus, après coup, avoir retenu l'attention des auteurs de l'époque carolingienne. Les 121 manuscrits médicaux du haut Moyen Âge français collectés par E. Wickersheimer ignorent totalement l'épidémie pesteuse[36]. On peut aussi mettre ce manque d'intérêt sur le compte d'un providentialisme résigné, rendant superflue la quête de causes naturelles. Procope, qui affirme quant à lui la maladie inconnue, abdique toute volonté de savoir en la disant inexplicable autrement que par la volonté divine[37]. Dans une atmosphère imprégnée d'eschatologie, le fléau s'explique comme un signe de la fin des temps. Ainsi fait-il aussi sens. Grégoire de Tours dépeint les Auvergnats frappés en grand nombre par le mal en 571 dans un passage de son *Histoire des Francs* où s'accumulent les phénomènes préfigurateurs de la fin du monde que sont les inondations, les passages de comète, les merveilles atmosphériques et les tremblements de terre libérateurs d'exhalaisons mauvaises[38].

Le mal ravageur a créé un choc psychologique et émotionnel, assurément pas intellectuel. Il en va tout autrement lors de la peste tardo-médiévale qui provoqua l'un et l'autre. Ignorant, on l'a dit, le précédent du VI^e siècle, les contemporains sont interdits devant une maladie qui sort des canons de la médecine humorale et qui ébranle les certitudes de la raison scolastique. Il prend les médecins de court car il est absent de la littérature médicale antique et arabe. Sans sortir bien sûr du providentialisme auquel les spéculations causales finissent toujours par conduire, les personnes instruites explorent des voies de compréhension qui cherchent d'abord dans la nature l'origine du cataclysme. Traitée on l'a vu par le mépris au temps de Procope, l'explication astrale qui lie l'épidémie à une conjonction planétaire (Mars, Saturne et Jupiter) survenue en 1345 paraît satisfaire beaucoup de docteurs[39]. Mais avant cela, une causalité humaine a été envisagée dans des cercles moins savants. C'est celle qui ramène la peste au schéma très ancien[40] de l'épidémie *manu facta*, fruit d'un dessein criminel à des fins de domination qui préside au story telling même de l'origine du mal, le fameux catapultage de Caffa[41]. Mais sur le moment, la maladie est tenue pour être provoquée

[33] Voir Joël Chandelier, « Définition et terminologie des épidémies dans la médecine latine de la fin du Moyen Âge », *Épidémies, épizooties : des représentations anciennes aux approches actuelles*, sous la direction de François Clément, Rennes, PUR, 2017, p. 29-42.

[34] Le livre IV des *Etymologies*, consacré à la médecine, contient un chapitre 6 où il est question de « pestilence », mais sans aucune allusion à la peste justinienne, quoiqu'Isodore décrive succinctement les bubons. Il dit seulement que cela ne survient jamais sans la volonté du Tout-Puissant (éd. anglaise par S. Barney *et alii*, Cambridge, CUP, 2006, p. 110-111).

[35] Voir Dionysos Stathakopoulos, « Crime and Punishment : The Plague in the Byzantine Empire », in *Plague and the End of Antiquity…*, p. 99-118

[36] Ernst Wickersheimer, *Les manuscrits latins de médecine du haut Moyen Âge dans les bibliothèques de France*, Paris, CNRS, 1966.

[37] Procope, *Guerre persique*, II, 22, p. 151.

[38] Grégoire de Tours, IV, 31, p. 164 et sv.

[39] Voir *Documents inédits sur la grande peste de 1348*, éd. L. Michon, Paris, 1860, p. 74.

[40] Tite-Live, *Histoire romaine*, VIII, 18, 11.

[41] C'est le chroniqueur et notaire placentin Gabriel de Mussis ou dei Mussi qui rapporte dans la *Storia de Morbo sive Mortalitate quae fuit Anno Domini MCCCXLVIII*, éd. A. W. Henschel, « Document zur Geschichte des schwarzen Todes », *Archiv für die gesammte Medizin*, II, 1841, p. 45-57, l'histoire aujourd'hui considérée comme controuvée, ou à tout le moins non directement vécue, du catapultage d'un cadavre de pestiféré depuis le camp des assiégeants mongols dans le comptoir génois de Caffa, en Crimée, sur la mer Noire (1346).

Published in : François BOST, Perrine DELETTRE, Philippe ODOU, Angélique RANVIER et Fabrice THURIOT (dir.), *Les épidémies au prisme des SHS. De quelles crises les épidémies sont-elles porteuses ?*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004659, doi : 10.17184/eac.9782813004659

par les juifs, « Judée la Honnie » comme l'écrit le chanoine de Notre Dame de Reims Guillaume de Machaut dans son *Jugement du Roy de Navarre*[42]. Un nouveau complot toxique leur est prêté, celui-ci réussi, après la tentative infructueuse de 1321[43]. Dès le printemps 1348, en Provence, des accusations accompagnées de violences parfois mortelles visent les communautés juives. Si les autorités, la papauté en premier lieu dès juillet 1348, démentent cette incrimination, si elle ne résiste pas au bon sens dans les ouvrages savants dédiés à la peste (pourquoi les juifs répandraient-ils dans les eaux ou les airs des substances les tuant aussi ?), elle imprègne néanmoins tellement les esprits que lors de retours ultérieurs de la maladie, les persécutions et les massacres réapparaissent çà et là[44]. Rien de tout cela au temps de Justinien ou de Chilpéric[45]. Certes, malgré de vives controverses doctrinales et la constitution d'un arsenal de stéréotypes accusatoires déjà riche[46], le statut social des juifs dans le Haut Moyen Âge est nettement moins déprécié qu'à la fin du Moyen Âge, imprégnée d'un antijudaïsme virulent qui étend à la chrétienté toute entière l'hostilité déicide imputée aux « Fils de Judas ». Mais sans doute l'approche eschatologique ou apocalyptique de l'épidémie dispense-t-elle les contemporains de la première grande peste de chercher des fauteurs de maladie dans la société. Si l'Apocalypse imprègne aussi le récit de Gabriel de Mussis, c'est une autre forme d'eschatologie qui inspire les réactions antijudaïques, voyant dans leurs menées mortifères la main du diable en passe de dominer le monde[47]. Cette seconde forme, médiatisée pourrait-on dire, imagine un complot totalement absent de l'horizon de la peste justinienne parce que la quête de sens, au temps de celle-ci, s'est arrêtée à un stade assez basique.

Au total, incontestables porteuses de crises, les deux pestes médiévales sont aussi porteuses de sens différents pour les contemporains. Un sens eschatologique pour la première, sorte d'évidence qui finalement la banalise en la fondant dans le lot des malheurs qui annoncent la fin des temps. Un sens plus composite pour la seconde, non éclairée par le précédent alto-médiéval, donc vue comme une rupture permettant de distinguer un avant et un après, surgie au milieu d'un ordre intellectuel qu'elle bouscule tant que des spéculations s'ensuivent, avec une criminalisation de l'épidémie *manu facta*. De la soumission au fléau paraissant dans l'ordre des choses à la volonté de comprendre l'inouï, l'approche d'un des pires maheurs des temps connaît donc une évolution significative des mutations culturelles profondes intervenues au cours de la période médiévale. Passées au même réactif de la peste, les sociétés alto- et tardo médiévales présentent certes des points communs. Mais elles diffèrent par la

[42] *Documents inédits …*, p. 90 : « *Après ce vint une merdaille / Fausse traite et renoïe, / Ce fu Judée la honnie / La mauvaise, la desloyal, / Qui bien hait et aime tout mal / Qui tant donna d'or et d'argent / Et promist à crestienne gent, / Que puis, rivieres et fontainnes / Qui estoient claires et sainnes, / En pluseurs lieux empoisonnerent… »*.

[43] David Nirenberg, *Communities of violence. Persecution of minorities in the Middle Ages*, Princeton, 1996, tr. fse Paris, PUF, 2001. J'ai consacré un article de vulgarisation à ce sujet : « Le complot des empoisonneurs de puits de 1321 », *L'Histoire*, 231 (avril 1999), p. 92-95.

[44] Voir Graus, *Pest-Geissler-Judenmorde..*, *op. cit.*

[45] Dionysos Stathakopoulos, « Crime and Punishment… » le relève pertinemment.

[46] Voir en dernier lieu Valentina Toneatto, « Aux marges de la foi, aux confins de l'humanité. Bestialité, hérésie et judaïsme de l'Antiquité au début du Moyen Âge », in *Aux marges de l'hérésie. Inventions, formes et usages polémiques de l'accusation de l'hérésie au Moyen Âge*, ed. Fr. Mercier, I. Rosé, Rennes, PUR, 2017, p. 19-51.

[47] Voir Carlo Ginzburg, *Le Sabbat des sorcières*, éd. fcse, Paris, Gallimard, 1992.

Published in : François BOST, Perrine DELETTRE, Philippe ODOU, Angélique RANVIER et Fabrice THURIOT (dir.), *Les épidémies au prisme des SHS. De quelles crises les épidémies sont-elles porteuses ?*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004659, doi : 10.17184/eac.9782813004659

place accordée à la causalité naturelle, au raisonnement séculier, à la spéculation déjà complotiste, et ceci est le fruit de la révolution intellectuelle et scolaire survenue à partir du XII[e] siècle. Nulle période n'est moins immobile que la période médiévale.

Bibliographie

AUDOIN-ROUZEAU, Frédérique, *Les Chemins de la peste. Le rat, la puce et l'homme*, Rennes, PUR, 2015 (1[e] éd. 2003).

BIRABEN, Jean-Noël, *Les hommes et la peste en France et dans les pays européens et méditerranéens*, Paris, La Haye, Mouton, 2 vol. , 1975-1976.

CHANDELIER, Joël, « Définition et terminologie des épidémies dans la médecine latine de la fin du Moyen Âge », *Épidémies, épizooties : des représentations anciennes aux approches actuelles*, sous la direction de François Clément, Rennes, PUR, 2017, p. 29-42.

COLLARD, Franck, « Fléau du C[c]iel, accident naturel ou poison criminel ? Expliquer l'épidémie au Moyen Âge », *Historiens et Géographes*, 450 (2020), p. 15-22.

DURLIAT, Jean, « La peste du VI[e] siècle : pour un nouvel examen des sources byzantines », *Hommes et richesses dans l'empire byzantin, I*, Paris, 1989, p. 107-119.

GRAUS, Frantisek, *Pest-Geissler-Judenmorde. Das 14. Jahrhundert als Krisenzeit*, Göttingen, 1987.

GREEN, Monica, dir., *Pandemic Disease in the Medieval World : Rethinking the Black Death*, *The Medieval Globe*, I, Arc Medieval Press, 2015.

MORDECHAI, Lee, EISENBERG, Merle, « Rejecting Catastrophe : The Case of the Justinian Plague », *Past and Present*, 244, 2019, p. 3-50.

NIRENBERG, David, *Communities of violence. Persecution of minorities in the Middle Ages*, Princeton, 1996, tr. fse Paris, PUF, 2001.

Plague and the End of Antiquity : The Pandemic of 541-750, ed. Lester K. Little, Cambridge, CUP, 2007.

Published in : François BOST, Perrine DELETTRE, Philippe ODOU, Angélique RANVIER et Fabrice THURIOT (dir.), *Les épidémies au prisme des SHS. De quelles crises les épidémies sont-elles porteuses ?*, Editions des archives contemporaines, ISBN : 9782813004659, doi : 10.17184/eac.9782813004659